

Saint-Cirgues-en-Montagne

Conte de printemps

Les racines

Je m'étais rendu sur place sitôt le message d'alerte reçu. Le détecteur ne s'était pas trompé, le voyant rouge était bel et bien allumé. Il clignotait dans la nuit déclinante, alors que l'aube commençait à pointer. Ce temps suspendu, à l'équilibre entre la fin et le début d'un cycle.

Entre chien et loup.

Malgré l'urgence, je ne pu m'empêcher de marquer un temps d'arrêt sous les larges hélices des éoliennes aux silhouettes paradoxalement élancées et massives. Malgré leurs allures maintenant familières, elles ne cessaient de me fasciner. Je m'en approchais toujours avec le même respect, la même modestie sincère.

Leur souffle mécanique marquait le rythme et se mêlait au bruissement de la bise dans les hauts épicéas. Une cote d'altimétrie rentable pour les forestiers qui ne tarderaient sûrement pas à faire une coupe nette sur la parcelle aux rangs serrés. Durant la parenthèse précaire

entre la coupe et le reboisement, on retrouverait un fragment des paysages ouverts qui caractérisaient la nature originelle du Plateau. J'écoutais-là ce silence qui n'en était pas un. J'accoutumais mon oreille à une autre échelle de bruits. Je finis par saisir, à une intensité minimale, le crissement de quelques grillons et autres insectes en éveil, le bruissement de discrets animaux tapis quelque part autour - invisibles - mais qui participaient à cette atmosphère si particulière.

Mais autre chose avait également changé.

Du sol remontait une luminosité inhabituelle, un halo poudré. Du champ où avaient poussé les éoliennes, était également sorti de terre un tapis de jonquilles au jaune franc.

Des fondations de plusieurs mètres contre des racines de quelques centimètres. Un paysagiste aurait pu ici dessiner une belle coupe de sol, révélant les mêmes disproportions qui s'affichaient orgueilleusement à la surface.

Le sifflement électrique continu des éoliennes, cette sorte d'ultrason à la tonalité discrète mais néanmoins entêtante, vint me tirer de mes associations d'idées. Des ondes électromagnétiques entre 2 et 4kHz saturaient ici l'espace. Il fallait le savoir. Sortir à temps de l'image d'Épinal et de l'idéal de la *zone blanche*, ce nouvel Eldorado que les ermites contemporains venaient chercher en Ardèche. Se rappeler aussi la géologie du Massif Central et son champ magnétique volcanique.

Visualiser les formations granitiques du Plateau ardéchois, faisant se superposer, champ contre champ, des ondes aux profils variés.

Je finis par me diriger à l'embase du fût de l'éolienne n°3 pour en assurer la maintenance. Un simple court-circuit : rien de grave. J'étais en mesure d'effectuer seul la réparation et pris soin de relever mon intervention sur le carnet de pilotage. On y voyait apparaître mon nom depuis le mois de juillet dernier.

- *Dire que l'on est déjà en mai*, me pris-je à penser.

Cela faisait en effet dix mois que j'avais accepté cet emploi. Passant au travers de chaque saison, adaptant mes interventions aux contraintes climatiques et analysant la jauge aléatoire de la ressource en vent. Sachant reconnaître la capacité énergétique produite par le mistral, la bise ou la burle, dans ce coin d'Ardèche réputé pour ses forts contrastes thermiques et la brièveté de ses saisons intermédiaires.

« Chargé d'opération et de maintenance du programme pilote énergétique du Plateau ardéchois » disait pompeusement mon contrat de travail.

Lorsque, de l'autre côté du Rhin, un collègue m'avait mis sous le nez l'offre d'emploi - *C'est pas de par chez toi ça ?*, j'avais retenu mon souffle : le Plateau.

Servi comme ça. Un effet de deuxième chance. À quarante-deux ans alors, voilà que l'Ardèche

me rattrapait. Moi qui, quelques années en amont, avait fui l'idée de rester coincé-là en partant loin, dans ce territoire européen qui s'était défait de ses dernières frontières. Moi qui, une fois mon diplôme de technicien « énergies renouvelables » en poche, étais parti pour l'Allemagne où des systèmes innovants étaient expérimentés pour assurer la transition écologique. Moi qui, pensant mon premier poste rattaché au siège d'Hanovre m'étais retrouvé, non sans surprise, dans un village : Dardesheim.

Ce village-pilote dont personne ou presque n'avait alors entendu parler et qui faisait le pari précurseur de son autonomie énergétique en composant de manière complémentaire avec l'éolien, le solaire, l'hydraulique et la biomasse. Des années d'innovations grisantes auxquelles j'avais pris part et aujourd'hui une valeur d'exemple que j'avais envie de ramener chez moi en questionnant son adaptabilité. Car, au-delà des records et des technologies, une filiation souterraine s'était tissée entre ce village du centre de l'Allemagne et celui du centre de la France d'où je venais.

L'histoire à Dardesheim avait commencé en 1994 avec l'installation de la première éolienne. Qu'en était-il à Saint-Cirgues ?

La source

Je me remémorais cette transition professionnelle, d'un territoire à un autre, en redescendant la route du col *Fioulebise*, perché à 1 249 mètres, jusqu'au village de Saint-Cirgues, un éboulis de maisons en bas de pente.

Laissant derrière moi cette localité bien-nommée par son exposition favorable aux vents dominants de la bise et l'alignement parfait des huit mâts du *Parc éolien des Sources de la Loire*.

L'eau et le vent : des ressources élémentaires qui donnaient noms aux lieux. Qui donnaient sens au temps qu'il fait et aux saisons qui passent. Un équilibre à trouver entre ce que la nature a d'aléatoire et ce que l'homme est en droit de maîtriser.

Juste avant d'arriver dans le centre-bourg, il me prit l'envie d'un détour.

Il me restait quelques minutes vacantes avant de rejoindre la maison, les petits-déjeuners à faire avaler, les cartables à boucler et le chemin de l'école à emprunter au pas de course.

Je laissai donc la voiture sur le bas-côté : cette opportunité de pouvoir s'arrêter spontanément et n'importe où à la campagne. J'empruntai le petit sentier bordé de pierres menant à la source. Non plus bercé par le vent des hauteurs mais par l'un des deux cours d'eau de la vallée:

le Vernason. La terre était granuleuse sous mes pas, encore gorgée des averses de la veille. L'air, imbibé d'une odeur de mousse et de sous-bois.

Suivre les tracés des cours d'eau : un des meilleurs moyens de chasser l'idée-reçue. De s'empêcher de réduire un village à l'attractivité de son centre. En descendre ou en remonter leurs cours, rechercher leurs confluences, leurs méandres, leurs gours ou leurs sources permettaient d'explorer la commune, si riche, du point de vue de cette ressource. Je repensais à ce slogan-image tout droit sorti d'un cours de géographie appris - ici-même - sur les bancs de l'ancien collègue. C'était au sujet du Massif Central qu'on appelait communément « le château d'eau de la France ».

L'Ardèche y participait, Saint-Cirgues - aussi - par un effet de poupées russes.

Je me refis mentalement la cartographie de ces lacis d'eau vive : en plein centre-bourg, le Vernason formait confluence avec le ruisseau de Mazan. En amont de ce dernier, se révélaient, à ceux qui voulaient bien les voir, le gour noir et le gour vert dont les lits se creusaient pour former des piscines naturelles. Sur les rives, des plages de sable migraient année après année selon les humeurs du courant. Plus en aval, l'ancien plan d'eau renommé *Dérives et dévers* et récemment aménagé, était le lieu de détente de prédilection : des berges accessibles, des terrasses et des vasques d'eau naturelle où se

rafraîchir. Comme une couverture de survie par temps de canicule.

La légende de cette carte mentale était indicative. On pouvait y lire : *Accepter de voir le centre du village comme un point de départ - non comme un huis-clos - pour se faire arpenteur de sa périphérie.*

La même logique accompagnait mon métier : joindre tous les points des éoliennes revenait à unir, dans une même ligne, toutes les marges de tant de villages juxtaposés. Au gré de mes déplacements, mes plus belles découvertes s'étaient regroupées par nuages de points dans l'épaisseur des limites administratives.

Je me promis, un jour, de les géolocaliser.

Des points bleus pour les lieux naturels remarquables, des points rouges pour les rencontres chaleureuses, des points verts pour les lieux où il ferait bon habiter, travailler ou se retrouver...

Cette pensée d'archiviste amateur fit un ricochet sonore sur une seconde.

Ne fallait-il pas sortir des critères de développement communément admis pour qualifier un territoire : les seuils démographiques, les taux de vacances... ?

Nous étions plusieurs ici à partager l'idée que Saint-Cirgues devait miser sur d'autres ressources plutôt que de se livrer à des combats et des comparaisons perdus d'avance.

Des ressources à découvrir ou re-découvrir. Elles gisaient là, sporadiques, sous nos pieds.

Enlisées sous de lourds rochers, prisonnières de la glaise. Heureusement, elles n'avaient pas cessé d'exister par le simple fait d'avoir perdu les yeux capables d'en saisir leur beauté retirée.

Nous nous étions nommés *Les découvreurs*. Un imaginaire qui en appelait au mythe.

À l'inactuel.

Un écho lancé du fond d'une grotte venant convoquer les quatre jeunes qui avaient découvert, quelques décennies plus tôt, de leurs yeux ébahis, les peintures rupestres de Lascaux. *Les découvreurs* : c'est ainsi qu'on continuait de les appeler.

Une filiation exportée d'Ouest en Est. 300 kms à vol d'oiseau. Une belle ligne tendue à l'horizontale, de la Dordogne à l'Ardèche, à l'épicentre de l'hexagone.

Les découvreurs était devenu une association. Elle servait de point de ralliement à divers acteurs du Plateau : des habitants à l'année, des résidents secondaires, des travailleurs saisonniers, des artistes en résidences... Elle mettait en relation les temps d'initiatives, partageait des moyens humains et techniques et, surtout, veillait à la décentralisation de toutes les actions.

Voilà : il m'avait fallu moins de dix minutes de marche pour joindre le gros rocher de granit abritant la source. Celle-ci jaillissait de la paroi et venait se jeter dans la rivière dont la source propre se trouvait bien plus haut dans

la montagne. Une vasque avait été construite pour permettre d'isoler le jaillissement de l'eau ferrugineuse et finement pétillante des eaux communes de la rivière. On ne pouvait se tromper de la composition de cette eau, tant la paroi minérale de la vasque était teintée d'un dépôt de fer d'un orange lumineux. La source bouillonnait à l'endroit du rocher d'où elle jaillissait, immergée. De grosses bulles venaient se rompre contre la paroi. Je pris quelques gorgées de cette eau - que certains disaient miraculeuse - et m'en aspergeai également le visage.

Je pris le temps d'apprécier ce calme hors saison. Aux beaux jours, le lieu était prisé des randonneurs. Animés par l'énergie, vécue par anticipation, de la découverte, ils étaient nombreux à se lancer sur le jeu de piste « à la recherche de la source perdue... » imaginé par les enfants de la cité scolaire.

La passerelle

À 7h30, j'étais à la maison. Pile une heure pour passer de la *Passerelle* au *Socle*.

Je me plaisais à entretenir ce goût des synonymes de remplacement. Tellement plus expérimentaux que les mots génériques de maison et cité scolaire.

Notre logement passerelle : un dispositif communal permettant cette transition entre le statut de nouveaux arrivants et celui d'habitants, durablement. Un principe archaïque de don et de contre-don. Un loyer modeste contre un temps de répit pour passer période d'essai et phase de réhabilitation d'une maison de bourg, rue Centrale.

À notre arrivée, le motif de volets fermés qu'on nous avait montré du doigt, avec dépit et nostalgie, ne nous avait pas inquiété. Pour nous, la vacance ne renvoyait pas à un vide abyssal ou à une absence irrémédiable. C'était ni plus ni moins que de l'espace disponible pour des projets potentiels.

Être au pied de ce mur, c'était s'autoriser à faire autrement. L'immobilisme ne se logeait peut-être pas plus derrière ces segments de rues désertes du centre-bourg que dans les zones tendues des grandes métropoles où les marchés immobiliers se figeaient.

Tout était à relativiser.

Un changement de regard était néanmoins à opérer. Les histoires de transitions - d'hier et d'aujourd'hui - devaient être à nouveau contées. Légitimes ou non, nous devons faire partie de ces récitants.

Un destin à l'aura de symbole ne marquait-il pas la porte de la commune ?

Le tunnel du Roux, construit à force de labeur. Pour faire passer, au travers de la montagne, le chemin de fer de la Transcévenole qui ne vit pourtant jamais passer aucun train. Plus de 3,3 kilomètres, presque entièrement creusés à la main. Ce tunnel de légende, commencé en 1911, terminé en 1929 et déclassé en 1941. Ce tunnel de légende, finalement recyclé pour l'automobile et cité aujourd'hui encore comme le monument de Saint-Cirgues. Ce tunnel de légende, ligne de passage du milieu montagnard au milieu méditerranéen, voisin d'une autre ligne : la ligne de partage des eaux, de la Méditerranée à l'Atlantique.

Un microcosme. Un concentré de géographie. Non pas un récit d'échec, mais de réinvention. Ce destin d'infrastructure lié au destin de ma famille, comme tant d'autres, arrivée ici avec ce chantier de titan et les ouvriers immigrés italiens. Ils avaient creusé le tunnel, puis, avec les mêmes pelles, les fondations de leurs foyers. D'autres rajouteraient - leurs tombes, et ils n'auraient pas tort.

Aujourd'hui, un autre destin prenait pour symbole le lieu où, au village, s'était construit

tant d'enfances, de souvenirs de tableaux noirs et de cours de récré. Tant d'élèves et d'années passées sur ces bancs. Ce rapport au temps avait donné son nom au lieu : *La décennie*, pour garder en mémoire le nombre d'années à voir planer, en toute impuissance, le fantôme de l'ancien collège au dessus de la place du Breuil.

2014 - 2024.

Le *Socle* - sa matérialisation dans le vaste vaisseau flambant neuf de la cité scolaire - n'avait plus à porter le poids de ce membre mort. N'avait plus à devoir regarder son épave, droit dans les yeux, depuis le versant voisin de la montagne. Les deux édifices publics, dans un vis-à-vis déloyal, une caricature du passé-rebut déclassé par le présent reluisant. Une logique de consommation, productrice de déchets.

La décennie réunissait des logements passerelle (dont le nôtre), des logements temporaires de courts séjours, des ateliers et un préau. D'autres phases du projet suivraient sans doute, le tout avait été pensé dans un temps long et cyclique.

- *Rendez-vous dans un an*, s'était-on dit au moment de couper le ruban.

Je me sentais à double titre responsable de cette durabilité, en tant qu'usager mais aussi en tant que professionnel puisque le lieu s'appuyait sur le cercle vertueux de l'auto-production énergétique. Voilà ce qui reliait ce qui était l'ancien collège et ce qui était devenu

le nouveau : une construction et une gestion bioclimatique qui, après avoir été initiées chez le cadet, rejaillissaient sur l'aîné.

Du seuil de la *Passerelle*, le *Socle* était en ligne de mire. Cette école du socle - de son vrai nom - était un lieu d'enseignement expérimental, comme pratiqué de longue date dans les pays scandinaves. Ceux qu'on aimait tant prendre en modèle.

La maternelle, le primaire, le collège, l'internat, la bibliothèque, des salles communales ici rassemblées. Une dimension partagée qui s'ouvrait également à des publics variés lors de séances de ciné-débats, d'expositions, de spectacles... Lorsque sonnait la saison des grandes vacances, les dortoirs et le réfectoire ne se vidaient pas pour autant. Groupes de randonneurs, de cyclistes, de grimpeurs, de pêcheurs ou des participants aux cycles de formation proposés par *La décennie* se réappropriaient les lieux. Les cartes IGN remplaçaient les posters de chevaux ou de pop-stars sur les murs.

Le printemps dernier, anticipant de peu notre déménagement à Saint-Cirgues, Ruth avait suivi une formation couplée entre le *Socle* et *la Décennie*. Une session d'un mois consacrée à la construction bois dont nous transposions désormais les enseignements sur notre chantier. La partie encore non réhabilitée de l'ancien collège servait de lieu d'expérimentation sans pareil. Personne ici ne craignait d'abîmer quoi

que ce soit.

En échange de ce précieux savoir acquis, Ruth s'était engagée à donner des cours d'anglais - sa langue maternelle.

La peur de ne pas s'intégrer, d'être considéré comme des étrangers, de se sentir marginalisés... Des pensées vite envolées dans cette logique solidaire d'échanges de bons procédés entre anciens et nouveaux habitants.

La bascule

« Lou ! Chloé ! On y va... Sinon, on va encore être les derniers ! ».

Comme s'il avait suffi de prononcer leurs noms pour les faire apparaître, les deux enfants déboulèrent d'un même mouvement sur l'esplanade publique de *la Décennie*.

La vue était ici incroyable : elle portait loin au dessus des toits des maisons en contrebas et jusque sur les versants du relief qui se couvraient en cette saison de genêts. Le paysage savait encore rappeler, par ce monochrome tape-à-l'oeil, que la friche ne se logeait pas qu'entre les murs des édifices. Si l'ancien collègue ne racontait plus sa complainte d'usages à jamais perdus, les nappes de genêts jouaient encore

cet air languissant de la disparition. Celle des pâtures et des cultures nourricières, hier travaillées dans les pentes caillouteuses et aujourd'hui laissées en jachère.

Les filles marchaient en file indienne telles des funambules sur le soutènement en pierres bordant l'esplanade, arrachant au passage des poignées de cerises aux arbres du jardin en contrebas, précoces cette saison.

En passant, je jetai un regard aux boîtes aux lettres des deux anciens appartements de fonctions réhabilités en logements passerelles de plus petites tailles que le nôtre.

Luc Pajol : indiquait une nouvelle écriture en lettres majuscules.

La seconde étiquette, déjà attendrie par les rayons du soleil et de la lune, portait toujours le nom de Claire. La jeune femme logeait ici tout proche de la rue des Cousines où elle travaillait comme employée saisonnière de l'Hôtel-Restaurant des Cévennes. Cela lui évitait les allers-retours journaliers sur les routes sinueuses joignant Saint-Cirgues à Privas où elle était infirmière le reste de l'année.

Moins de fatigue et de frais d'essence. Plus d'escalade. L'appartement se trouvait à mi-hauteur entre le site extérieur des *Rochers* et celui, intérieur, du mur du gymnase.

Chloé et Lou avait déjà dévalé la pente et m'attendaient justement au gymnase, adossées au mur de soutènement du parvis.

- *Encore une technique, certes moins conventionnelle, de réemploi et à l'échelle de la matière cette fois-ci*, pensais-je en me rappelant que les pierres de taille de coiffage du mur n'étaient autres que celles de l'ancien cimetière.

« La première qui arrive à la bascule a gagné ! »

La bascule, plantée en plein milieu de la place du Breuil. Celle qui autrefois pesait vaches et chevaux, puis des quintaux de bois. Devenue obsolète, les mécanismes érodés, la question avait été soulevée : fallait-il s'en débarrasser ? J'avais osé porter l'idée. Comme un jumelage, non plus souterrain, mais érigé au grand jour, avec Dardesheim. Comme là-bas. L'idée d'un compteur d'énergie renouvelable produit par Saint-Cirgues dont les résultats seraient rendus publics. J'avais ce souvenir vivace de l'engouement pour cet objet, à valeur de challenge citoyen. Fédérateur.

La bascule, pour peser une ressource aujourd'hui dématérialisée.

Nous franchîmes tous trois la passerelle piétonne, après s'être glissés derrière la maison aux volets vert d'eau, qui en la dissimulant aux regards donnait à ce passage un air de raccourci confidentiel. En traversant la rivière, Chloé s'exclama :

« Quand je serai grande je partirai vivre au Canada... ou en Inde, au Mexique ou, au moins, en Corse », fière d'étaler son savoir géographique et de réciter, tout en feignant

celle qui connaît déjà tout des mystères de ces contrées aux accents exotiques. Cela dû impressionner la plus petite qui n'osa rien ajouter.

Je me surpris à penser qu'entre rester et partir, il n'y avait finalement pas à choisir. Il me revint alors à l'esprit ce conseil franc lancé par une commerçante du village : « Le tout, pour vivre ici, c'est de ne pas rester... sur ses acquis ».

Devant le *Socle*, une foule de parents d'élèves, enfants agglomérés et chahutants, se pressaient devant le panneau d'affichage.

On pouvait y lire « Point de rendez-vous : Rencontre ».

Sans être d'ici j'aurais cru à une faute de frappe faisant redite.

Entre les têtes formant écrans, je réussis à lire la suite : « Fête de printemps et fin de la première décennie », puis plus loin : « Désencapsulage à 19h ».

Je compris : Le hameau de *Rencontre* à la toponymie évocatrice avait été choisi comme le lieu de ralliement décentralisé du projet de *la Décennie*. Tous les dix ans, un lieu périphérique au centre-bourg était associé au cycle du projet. On l'inaugurait en y enterrant une caisse emplie de trésors symboliques et de projets ne demandant qu'à mûrir. Chaque saison, des cycles d'événements culturels y avaient lieu, différents itinéraires étaient réactivés pour venir jusqu'au lieu-dit. La fin de

la décennie était marquée par l'événement du désencapsulage : une grande fête où on faisait le bilan et où se construisait la suite.

J'expliquais aux filles : nous avons manqué la mise en terre, alors encore à Dardesheim, mais serions les témoins de l'exhumation.

Elles me regardaient avec des yeux ronds.

J'essayais de me projeter la scène, sans rien leur en dire pour ne rien gâcher de l'effet de surprise escompté.

Les coups de pelles sous le panneau de *Rencontre*, les brassées de terre meubles, les mottes de terres parachutées, les lames de fer qui buttent sur des pierres sonores. Ceux qui s'arrachent dans l'effort et ceux qui se tiennent penchés au dessus du trou, sondant de leurs regards excités les profondeurs du sol de la montagne. L'apparition des veines de bois de la caisse. Les mains nues qui désormais s'attellent à la tâche. Des murmures dans la foule. Une barre de fer. Un bras de levier. Le bois qui craque. Et dedans : quoi ?

Des rumeurs, des légendes qui circulent... On parlait d'une cuvée spéciale... d'un manuscrit de Houellebecq... d'un manifeste...

Je finis par leur lâcher :

« Nous allons être *les découvreurs...* »

*Le récit fictionnel « **Conte de printemps** » est né de la seconde résidence de mai 2019 menée à Saint-Cirgues-en-Montagne par l'équipe pluridisciplinaire In.cipit. Il fait suite au « **Conte d'hiver** » écrit lors de la résidence de février de la même année.*

Cette fiction saisonnière, écrite par Laurie Gangarossa, se fait l'écho des regards sur ce territoire, partagés avec Andréas Blanchardon, Paola Gonzales Jara, Nicolas Julien et Violette Soleilhac.

Ce récit s'inscrit dans la démarche du projet « Consult'actions. Quatre résidences pour penser les ruralités de demain » à l'initiative du CAUE de l'Ardèche, du Parc Naturel Régional des Monts d'Ardèche et du réseau ERPS.

Si le premier conte convoquait l'arpentage et la parole habitante recueillie in situ comme matière première du récit, le second lui ajoute une vision prospective nourrie des scénarios de projets imaginés par l'équipe.

 **ipit**

